

Suzanne Gély (Montpellier)

## MÉTAMORPHOSES IDENTITAIRES DANS L'ÉPOPÉE GRÉCO-ROMAINE: PERSONNES, PEUPLES, POUVOIRS

«Un hémistiche formulaire témoigne de l'importance de la nomination dans l'épopée [...]. Quand tel personnage prend la parole et s'adresse à un autre, le poète dit souvent: [Untel] ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν» – je cite M. Casevitz<sup>1</sup>. Nous nous contenterons de traduire: «il lui adressa la parole en le nommant», ou: «il l'interpella en ces termes», car il n'y a pas lieu d'entrer ici dans le détail de la discussion suscitée par le fait que dans certains cas (cf. *Iliade* XI 4, 218, *Odyssée* V, 181, et X, 319) l'on ne voit pas le personnage qui en interpelle un autre s'adresser à lui «nommément». Nous nous bornerons à rappeler avec M. Casevitz: «Si le verbe ὀνόμαζεν signifie „nommer”, c'est au sens où nommer quelqu'un c'est [...] lui donner *consistance* et *importance* en le distinguant (ἐκ), le prendre à *part* en lui adressant des „noms” qui désignent, des mots qui sont des mises en forme de la pensée et des formes de pensée»<sup>2</sup>. D'autre part, quant à la traduction par P. Mazon de cette formule dans l'édition de *Iliade* aux *Belles Lettres* («et dit en lui donnant tous ses noms»), quelque contestée qu'elle puisse être, elle garde du moins, pensons-nous, le mérite de mettre en évidence un aspect vérifiable, dans le contexte général iliadique, de la désignation des personnes (et des entités personnifiées), aspect qui, loin de disparaître, se développe tout en se modifiant d'Homère à Virgile: le caractère pluriel. Il n'est pas dominant, certes, mais diversifié lui-même, de Pâris-Alexandre à Ascagne-Iule, il peut assez intriguer pour avoir mérité<sup>3</sup> et pour mériter examen.

### Langue des dieux, langue des hommes et dyonymies homériques

Dénomination plurielle peut s'entendre de diverses façons. Celle à laquelle devait penser P. Mazon, traducteur d'Homère: sans modification manifeste de l'apparence et du

---

<sup>1</sup> M. Casevitz, «Remarques sur la forme, la place et la fonction des noms propres chez Homère», *Sens et Pouvoirs de la Nomination*, t. II, *Le Nom et la Métamorphose*, p. 7–23, SEMA, S. Gély éd., Montpellier III, 1992, p. 19–20.

<sup>2</sup> *Id. ibid.*

<sup>3</sup> Chez les Anciens d'abord, surtout à partir de Platon.

statut de celui qui reçoit deux (voire plusieurs) désignations. Celle que nous rencontrons surtout chez Virgile, traduisant une métamorphose<sup>4</sup> – qui peut avoir trait à la personne, même physique, au lieu, au peuple, au pays dans lesquels le poète la situe, ainsi qu'au rôle et au pouvoir dont elle peut être revêtue ou, au contraire, démise: on évoquera dans ce dernier cas l'Hippolyte-Virbius virgilien.

La part jouée par le temps, concomitance, au moins apparente, chez Homère, duré définissable, sinon définie, chez Virgile – du moins dans les cas où la métonomiasie accompagne une métamorphose – diffèrent grandement, d'un poème à l'autre, du fait de cette divergence fondamentale. À noter aussi, dès l'abord, que la dyonymie l'emporte, chez Homère, sauf pour les noms de peuples, et que la polyonymie peut recouvrir, successivement puis concurremment, chez Virgile, des entités personnifiées à substrat géographique: *saepius et nomen posuit*: «elle a souvent changé de nom», est-il dit de l'Italie (*Aen.* VIII, 330) – dont nous nous sommes employée naguère à étudier les dénominations<sup>5</sup>, parallèles ou successives, mais convergentes

### Homonymies et cosmogonie

Opposée, mais non sans lien, avec la dyonymie concomitante de type homérique et avec la métonomiasie insérée dans la durée, de type virgilien, est l'homonymie, désignation de personnes ou d'entités différentes par un même nom, plus fréquente chez Homère que chez Virgile. Il suffit de compulsuer un index des noms propres pour l'une comme pour l'autre œuvre épique et l'on sera convaincu<sup>6</sup>. Le phénomène, du reste, traverse l'espace et le temps, comme l'on sait, et gagne sans doute à être étudié en lui-même. Il nous concerne spécialement, pour une étude de l'émergence identitaire et de ses modifications à travers la dénomination, au sein de l'univers mental et institutionnel développé dans l'intervalle spatio-temporel couvert par les civilisations grecque et romaine. Cela pour deux raisons principalement. Outre l'intérêt qu'il peut présenter sous l'angle de la linguistique comparée, dans les cas où pourrait être prouvée une apparition cohérente de dénominations identiques – je pense à l'Abas virgilien qui est tantôt un troyen, tantôt un grec, tantôt un étrusque (mais il faudrait être sûr de ce que peut, en milieu méditerranéen, suggérer cette concordance...) – il est un aspect du phénomène qui peut appeler l'attention. C'est le cas où une même appellation, soit proprement sous la forme nominale, soit sous la forme d'un adjectif épithète,

---

<sup>4</sup> Cf. S. Gély, «Poiésis: l'expérience de la métamorphose et l'approche poétique du divin chez Virgile: la modification par le nom», *Actes du congrès de Louvain K.U.*, «The ultimate meaning of existence», 1992, publ. in BAGB, juin 1992, p. 182–194.

<sup>5</sup> *Le Nom de l'Italie, mythe et histoire, d'Hellanicos à Virgile*, Genève, 1991, not., pour l'*Énéide*, p. 303–351.

<sup>6</sup> Le cas le plus fameux, peut-être parce que les deux personnages même désignés apparaissent à quelques vers d'intervalle dans le même chant II de l'*Illiade*: les deux Ajax, l'un chef des Locriens, l'autre chef des Salamiens, dans l'un et l'autre cas leur ascendance est précisée. Du côté virgilien, on pourra évoquer les trois Abas: le Troyen (*Aen.* I, 121), le grec (*Aen.* III, 286), l'Étrusque (*Aen.* X, 170, 427), ici le contexte seul indique l'origine.

plus ou moins substantivé suivant les contextes, renvoie tantôt à un être humain, tantôt à un élément de paysage (fleuve, montagne, etc.). Ainsi l'on voit l'autre nom d'Astyanax, chez Homère, celui que lui donne son père Hector, Scamandrios<sup>7</sup>, renvoyer sans doute au Scamandre (Xanthe pour les dieux), fleuve de Troade. Il est vrai que le même fils d'Hector, sous son appellation de Scamandrios est, de plus, l'homonyme d'un guerrier troyen, fils de Strophios, tué par Ménélas au livre V, 49–58, de l'*Iliade*. Est-ce en l'honneur de ce «vaillant chasseur» qu'Hector, pour le mettre sur les chemins de la bravoure, désigne ainsi son fils ? ou surtout «parce qu'[il] est [lui, Hector] le seul à protéger Troie» donc à pouvoir revendiquer l'appellation, c'est-à-dire en ce cas le titre, de «maître de la ville», *asty-anax* ? Il devait aussi, plus ou moins explicitement, faire référence à la divine fougue du fleuve dont les deux Scamandrios tirent leur nom. Les exploits du Scamandre, en particulier sa lutte contre le feu, occupent en effet une place importante dans le poème<sup>8</sup>. Ce Scamandre, ce Xanthe, «dont le père est Zeus immortel» (*Il.* XXI, 3, XXIV, 693), au même titre, pour le moins, que Priam, le roi des Troyens (*Il.* XXIV, 803)<sup>9</sup>, se comporte à la manière d'un bouillant guerrier dans le combat du feu et de l'eau où s'affrontent les divinités protectrices de l'un et l'autre camp<sup>10</sup>. Il semble bien que fureur guerrière et fougue du fleuve, dans l'imaginaire homérique, soient affectées d'une spécularité réciproque, bien caractéristique d'une archaïque ou archétypale unité cosmique dans laquelle l'analogie des désignations reflète celle des fonctions et des formes. Le phénomène se retrouve, moins explicite, mais d'autant plus suggestif, dans l'épopée virgilienne, quand les noms transmettent des indications sur tel ou tel élément du paysage italien ou du site romain<sup>11</sup>.

Nous montrions naguère par exemple comment *Umbro*, capitaine des Marses, au livre VII de l'*Énéide*, tout en apparaissant comme l'éponyme du peuple ombrien, portait le nom d'une rivière qui est la plus importante de l'Étrurie, mis à part l'Arno: désignation significative de l'extension du pouvoir reconnu à un peuple rassemblé autour d'un chef et de sa lignée, sur le territoire dessiné par un cours d'eau, et l'on se rappellera que Pline mettait

<sup>7</sup> *Il.* VI, 402–403.

<sup>8</sup> II, 464–468, V, 36, 773–774, VI, 4, VII, 329, VIII, 560, XI, 499, XII, 17–33, 313, XIV, 433–434, XX, 38–74, XXI, 1–33, 124–127, 145–147, XXI, 324–382, 603, XXII, 147–152, XXIV, 692–693.

<sup>9</sup> Encore que l'engendrement divin soit plus évident pour le fleuve – ὄν ἀθάνατος τέκετο Ζεὺς – que pour le roi – διοτρεφέος Βασιλῆος –, l'on se rappellera que les verbes τέκειν: «engendrer» et τρέφειν: «nourrir, élever», sont facilement joints (cf. *Od.* XII, 134) et ici, même pour le fleuve, l'ascendance divine n'est pas directe, bien qu'elle soit plus immédiate. On notera, du reste, que le fleuve aux deux sources (*Il.* XXII, 147–152) a un nom pour les hommes, Scamandre, un autre pour les dieux, Xanthe.

<sup>10</sup> «Et le fleuve en son cœur sent croître sa colère. Il agit en son âme comment il pourra mettre fin à l'œuvre du divin Achille et écarter le malheur des Troyens» (*Il.* XXI, 136–138), bientôt on le voit qui «bondit sur Achille, avec son flot trouble, soulevé par la fureur, dans un grondement d'écume, de sang, de cadavres» (XXI, 324 sq.), alors «Héré pousse un grand cri, elle a pris peur pour Achille [...] Vite elle s'adresse à son fils Héphaestos: „Débout ! Bancal, mon fils: le Xanthe tourbillonnant m'a toujours semblé un adversaire fait pour toi” [...] Elle dit, Héphaestos prépare un prodigieux incendie», le fleuve sera «brûlé par le feu», jusqu'à l'intervention de la même déesse: «Héphaestos, mon illustre enfant, arrête. Il ne sied pas, pour des mortels, de maltraiter ainsi un dieu immortel»...

<sup>11</sup> Cf. *Nom de l'Italie, op. cit.*, p. 314–321.

en relation cette rivière avec l'Ombrie, quand il appelait la région de son embouchure «*tractatus Umbriae*»: «le développement de l'Ombrie» (*N.H.* III, 58).

### Langue des dieux, langue des hommes, binôme des contraires

Par un apparent paradoxe, le poème homérique ressuscite à la fois un univers où se côtoient les dieux et les hommes, et les vestiges d'une distinction entre langue des dieux et langue des hommes. Nous avons vu pour le fleuve Scamandre, que les dieux, de leur côté, le nomment Xanthe. Il en va ainsi également pour un lieu-dit, dans l'*Odyssée* cette fois, les «Pierres du Pinacle», pour les dieux Planktès (*Od.* XII, 61). De même la plaine de Troie est Βατῖεα pour les humains, et Μυρίνῃ pour les immortels (*Il.* II, 814–815), ou, plus exactement – ce qui la sacralise encore davantage –, «la tombe de la bondissante Myrine». Toujours dans le domaine qui n'est plus pour nous aujourd'hui celui des entités animées, mais qui l'est longtemps demeuré et l'est encore en certaines civilisations, Homère oppose le sang des dieux (ιχθῶ)<sup>12</sup> à celui des hommes (ἄϊμα) (*Il.* V; 340 et 416). Venons-en à une individualité caractéristique de la classe des monstres plus ou moins anthropomorphiques: l'*Illiade* évoque «l'être aux cent bras que les dieux nomment Briarée et tous les mortels Égéon» (*Il.* I, 403)<sup>13</sup>.

Une interprétation ancienne (1931) de Benveniste<sup>14</sup>, de type ethno-socio-linguistique, se formulait ainsi: «Les noms „divins” sont indo-européens; les noms „humains” préhelléniques. Tandis que les hommes emploient les noms consacrés par l'antique usage des populations autochtones, les dieux y substituent les termes du fond noble». Hypothèse séduisante, à nos yeux, dans la mesure où elle risque la linguistique dans le concret. Hypothèse difficilement vérifiable, toutefois, comme on n'a pas manqué de le souligner. Elle est au moins «insuffisante», dans la mesure où certains noms désignés comme divins «n'ont pas de pendants humains». Ainsi l'herbe qui, dans *Od.* X, 305, protégera Ulysse contre les charmes de Circé, μῶλυ<sup>15</sup>, comme le rappelle Cl. Fresina. Il est possible aussi – nous dirions même vraisemblable – que certains de ces noms dérivent de différenciations géographiques initiales: ainsi en serait-il, selon A. Heubeck, pour le Scamandre et le Xanthe, s'ils ont désigné, comme il semble, «deux rivières différentes coulant toutes les deux en Troade».

---

<sup>12</sup> À noter que ce terme entrera dans la langue commune, affecté de significations physiologiques très «terre à terre».

<sup>13</sup> Cf. A. Heubeck, «Die homerische Göttersprache» (art. de 1949–1950 repris dans *Kleine Schriften zur Griechischen Sprache und Literatur*, Erlangen, 1984, p. 94 sq.). On notera qu'il en va de même dans d'autres œuvres grecques anciennes not. Hésiode (avec un rôle capital attribué à Hermès en ce domaine) et Pindare, mais aussi dans d'autres civilisations (ex.: Indha et Indra dans le védisme tardif étudié par Ch. Malamoud, «Les dieux n'ont pas d'ombre», *Traverses* 30–31, numéro sur «Le Secret», mars 1983, p. 86–94. Pour un examen approfondi de la question, voir Cl. Fresina, *La Langue de l'Être, essai sur l'étymologie ancienne*, Nodus Publ., Munster, 1991.

<sup>14</sup> Dans «Une différenciation du vocabulaire dans l'Avesta», *Studia Indo-Iranica*, Leipzig, 1931, p. 219–226.

<sup>15</sup> Entré plus tard dans la langue commune, c'est l'ail à fleurs jaunes chez Théophraste et Dioscore.

Cependant, sans négliger l'attrait, voire même le bien-fondé, d'une archéo-linguistique (malheureusement aussi peu sûre que l'approche benvénistienne, du moins dans le cas qui nous occupe), nous pensons devoir surtout pour une étude de cet aspect de la dyonymie ancienne (écart entre la langue divine et la langue humaine) et du problème, qui a pu sembler connexe, de la réduction d'une polyonymie (originelle ou immanente au développement des langages) à la dyonymie, chez Homère, tenir compte de la situation de l'écriture homérique dans le champ de la mise en récit poétique des mythes. Nous insérerons à ce propos en appendice des extraits, importants à nos yeux, du chapitre de Cl. Fresina sur les traits de la langue archaïque, en même temps que nous renverrons à l'étude capitale à cet égard, de P. Wathelet, «Homère, du mythe à la mythologie. Le mythe, son langage, son message»<sup>16</sup>. Dans une telle perspective, qui n'est pas exclusive des autres mais vise à leur donner une assise à proprement parler «logique», nous voyons dans les dyonymies homériques opposant une langue des dieux à une langue des hommes, la trace du divorce advenu ou advenant entre  $\mu\upsilon\theta\omicron\varsigma$  et  $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$ , entre univers sacré et univers laïcisé, ou si l'on se réfère aux civilisations sémitiques voisines et aux penseurs qui s'y rattachent, entre monde d'avant la chute et d'avant Babel et monde d'après la chute et d'après Babel.

## Espace et temps mythologiques à travers les polyonymies de l'épopée antique

### Éponymies et étologies

D'autres dyonymies, chez Homère, paraissent se situer uniquement sur le plan du langage humain, révélatrices de cette déchirure et de cette laïcisation. Mais, désignant des personnages de l'univers héroïque, apparentés au divin par une naissance «hybride» (par leur père ou par leur mère), serions-nous étonnés que d'ordinaire l'une au moins de leurs appellations nous ramène vers l'univers sacré qui est leur berceau: nous l'avons vu pour Scamandrios, l'autre nom d'Asryanax – et que dire d'Asryanax même, dans la mesure où tout pouvoir politique, et d'abord celui du «prince de la ville», est issu, au moins dans la Grèce archaïque (et puis, surtout, à Rome), d'une autorité et d'une paternité divines<sup>17</sup>? Ici se pose le problème du rapport entre l'émergence identitaire humaine, collective et individuelle, avec une autorité et un pouvoir exercés sur un entourage (famille, clan, peuple, territoire, et ensemble de «nations» – plus ou moins mobiles pour les archaïques «pasteurs de peuples»), et la relation de ce pouvoir avec un vouloir-pouvoir divin (ce que les latins nomment *numen*), ainsi que le rôle joué par ou à travers les dénominations qui délimitent le domaine et le devenir de l'autorité qui leur est échue:  $\lambda\alpha\acute{o}\varsigma$ ,  $\delta\eta\mu\omicron\varsigma$ ,  $\gamma\eta$ , etc. mais aussi  $\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$  et  $\pi\alpha\tau\rho\iota\acute{\varsigma}$ , envisagés comme une postérité qui bénéficie de leur «éponymie», c'est-à-dire du nom initié à leur avantage et qu'ils perpétueront. C'est le moment de rappeler la distinction entre

---

<sup>16</sup> *Actes du congrès de Louvain La Neuve*, 1981, *Homo Religiosus*, 9, Louvain La Neuve, 1983, p. 209–223.

<sup>17</sup> Cf. S. Gély, *Le pouvoir et l'autorité*, Peeters, Louvain, 1995, p. 81 sq.

l'éponymie du nom, en rapport avec un événement fondateur, et l'étymologie, sous l'aspect de l'étiologie, qui a pour fonction d'analyser le mot<sup>18</sup>. Mais encore faut-il tenir compte des ponts qui peuvent être jetés, dans un examen de dénominations, entre éponymie et étymologie étiologique. Iule, par exemple, serait-il aussi bien nommé chez Virgile, pour annoncer en héros éponyme la fortune et le destin de la gens *Iulia* et de Rome, si, comme l'a montré J.-C. Richard<sup>19</sup>, l'une des étiologies de son nom ne renvoyait à Juppiter ? Ainsi en avait-il été vraisemblablement, pour Italos/Viteliu dans l'étiologie éponymique d'Italia, d'Hellanicos à Virgile<sup>20</sup>.

### Concomitance et antériorité logique

Mis à part le cas particulier d' Ὀδυσσεύς – Οὐτίς dans l'*Odyssee* – dyonymie stratégique (dans laquelle intervient un pseudonyme: Ulysse se présente comme «Personne» face au Cyclope...) <sup>21</sup> et circonstancielle (donc ayant un rapport au moment), les dénominations duelles homériques apparaissent comme concomitantes dans une sorte de temps aboli. Inversement, soit celles qui franchissent l'espace entre Homère et Virgile, comme Hippolyte-Virbius, Ascagne-Iule<sup>22</sup>, soit celles qui se situent à l'intérieur des limites de l'*Énéide*: Didon-Elissa par exemple, pour ne pas parler des désignations qui renvoient à Auguste, soit encore la polyonymie dans laquelle se compose l'image de la «nation» italienne, toutes ces formes de dénomination plurielle interviennent dans un espace-temps plus ou moins déterminable. Et pourtant, à propos de certaines dyonymies homériques l'on peut se demander si l'un des deux noms ne garde pas la trace d'une antériorité occultée. Cela peut être évident pour tel ou tel cas de dyonymie homonymique. Ainsi pour les deux Lycaon<sup>23</sup>: le fils de Priam et le roi primordial d'Arcadie. P. Wathelet a pu montrer<sup>24</sup> que certains rites accompagnant la mort du Lycaon fils de Priam renvoient au personnage du Lycaon roi archaïque. En ce cas, l'homonymie, forme voilée de la dyonymie, exprime une identité référentielle qui n'est pas sans rappeler l'«éternel retour» du héros selon Éliade.

---

<sup>18</sup> À partir de la distinction notée par C. Reinberg et P. Judet de la Combe, «Étéocle interprète», *Le texte et ses représentations*, Pens, Paris, 1987, et reprise par N. Loraux dans sa contribution à *Métamorphoses du mythe dans la Grèce antique*, éd. C. Calame, Labor et Fides, Genève, 1988, p. 151–166, not. p. 152, n. 3.

<sup>19</sup> «Sur une triple étiologie du nom Iulus», *REL*, LXI, 1983, p. 108–121, not. p. 117, d'où: *Iulus* < \*Iouilus ou \*Iuuilus, ce qui donne en filigrane une figure de «jeune Juppiter» au fils d'Hector (p. 121).

<sup>20</sup> Voir S. Gély, *Nom de l'Italie*, *op. cit.*

<sup>21</sup> Voir à ce sujet M. Salvatore, p. 26 sq. et 60–61, *op. cit. infra*, n. 33.

<sup>22</sup> Avec disparition du premier nom dans le premier exemple, et son maintien dans le deuxième. L'un et l'autre voulus par le poète: il s'agit d'une réincarnation dans le cas d'Hippolyte-Virbius, après une mort; et, quant à l'éponyme de la gens *Iulia*, il importe au poète de ne pas biffer son ascendance troyenne, facteur d'anoblissement pour la nation romaine et pour la gens *Iulia*.

<sup>23</sup> *Il.* III, 333, XXI, 34–138, XXII, 46–52, XXIII, 746; et V, 193–200.

<sup>24</sup> *Rites d'initiation*, Louvain La Neuve, 1984, p. 285–297, repris dans *Initiation*, t. 1, p. 62, 3e publ. du SEMA Montpellier III, 1992, p. 62, Alain Moreau éd.

Quant à la dyonymie la plus évidente de l'*Illiade*, celle de Pâris-Alexandre, est-il aussi vain que l'a affirmé A. Gartziou-Tatti<sup>25</sup> soit de prêter attention (comme l'a fait H. Von Kamptz<sup>26</sup>) à l'éventualité d'une différente origine géographique (d'où historique) des deux noms, asianique pour Pâris, grecque pour Alexandre ? Ou à l'idée d'une antériorité d'un nom par rapport à l'autre, fondée sur un rite d'initiation<sup>27</sup> – hypothèse appuyée sur une «biographie» de Pâris postérieure à Homère ? Des travaux comme ceux de M. Delcourt et de J. Bremmer ont en effet rapproché la dyonymie Pâris-Alexandre de celle de l'enfant exposé, à partir d'une sorte de «roman de Pâris» postérieur à l'*Illiade* selon lequel Hécube aurait exposé son fils, à la suite d'un songe prénatal qui le montrait comme une torche ardente – feu ravageur pour Troie selon les devins consultés. Or s'il est vrai que «la double dénomination s'inscrit dans le cadre de l'initiation tribale» et que «le chemin de l'accomplissement passe nécessairement par la modification du nom»<sup>28</sup>, il ne nous paraît aucunement téméraire d'arguer d'une source postérieure à Homère pour envisager une métonomiasie de type initiatique, à l'origine de la dyonymie, apparemment a-temporelle, du ravisseur d'Hélène chez Homère. Car une «source postérieure» peut soit reposer sur des affabulations antérieures anciennes inconnues de nous, soit développer ce qui était sémantiquement en germe dans l'épopée. C'est du moins cette dernière considération qui permet, au moins pour une part, de comprendre la réduction, opérée par Eschyle, de Pâris – Alexandre à Pâris «tout court» dans son *Agamemnon*, comme nous le verrons plus loin<sup>29</sup>. Le voyage de Pâris, de Troade à Sparte, n'expliquerait-il pas assez bien, d'autre part, la disparité de consonance et de composition des deux dénominations du personnage ? Noter d'autre part que dans la version de base du «roman de Pâris» (chez Apollodore III, 12, 5), l'enfant menace non seulement la ville et le pays de Troie, mais le *pouvoir* de Priam *roi et père*. Et c'est Priam qui donne le nouveau-né au serviteur Agélaos pour qu'il l'expose sur le mont Ida. Le caractère archétypal d'une telle relation père-fils n'est-il pas de nature à étayer l'idée d'une antériorité logique amuie en concomitance ?

### Homologies, analogies et expansions impériales

Au déplacement dans l'espace peut s'adjoindre ou se substituer un déplacement dans le temps pour toutes formes d'homonymie qui, dans l'épopée gréco-romaine, reposent sur un mytique «éternel retour» – qu'elles soient explicites ou seulement suggérées. L'*Énéide* consacre le triomphe littéraire de la «nouvelle Troie», du «nouvel Hercule», du «nouveau

<sup>25</sup> «Pâris-Alexandre dans l'*Illiade*», *L'Initiation*, t. I, p. 73–92, not. p. 75–75 et notes, dans une optique d'«anthropologie textuelle», enrichie de comparatisme iconique (à propos de Pâris archer, not. p. 89 et n. 68).

<sup>26</sup> *Homerische Personennamen*, Göttingen, 1992, p. 94 sq.

<sup>27</sup> Cf. J. Bremmer, «Heroes, Rituals and the Trojan War», *SSR*, 11, 1978, p. 7 sq.; et M. Delcourt, *Pyrrhus et Pyrrha. Recherches sur les valeurs du feu dans les légendes helléniques*, Paris, 1965, p. 34.

<sup>28</sup> A. Gartziou-Tatti, art. cit., p. 74, n. 4.

<sup>29</sup> cf. n. 38 et pp. 79–80. *infra*. Quant au rôle de l'oracle dans les diverses versions de la légende, cf. E. Pellizer, «L'enfant et l'oracle: esquisse d'une étude sémio-narrative», in *Mét. du Mythe, op. cit.* (n. 18 *supra*), p. 71–83.

Romulus», longtemps après que se sont inscrites sur le pourtour méditerranéen une «nouvelle Phocée», une «nouvelle Carthage», etc., longtemps avant que ne se fondent au-delà des océans parcourus une «nouvelle Angleterre», une «nouvelle Calédonie», etc. Autrement dit, ce n'est pas en ce domaine que nous rencontrerons, s'il en est, une spécificité gréco-romaine, ou romaine, voire italienne – à moins que les dénominations imposées aux pays colonisés ou fondés par les nations occidentales, lors de leur propre expansion, ne leur aient été inspirées par des structures mentales et par un langage tributaires de l'éducation humaniste, depuis l'époque des grandes découvertes jusqu'à celle des grands empires du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle commençant. Il n'importe. Ces formes homologues de dénomination plurielle, au cours du millénaire (si l'on tient compte des «préparationis» de l'épopée homérique) qui sépare en gros l'*Iliade* de l'*Énéide*, dans l'espace-temps où se déploie la geste (à partir du «petit reste» troyen), qui relie la Grèce à l'Italie, relèvent d'une perception analogique du monde et de l'histoire qui a survécu aux diverses désacralisations opérées par la philosophie<sup>30</sup>. Ces homologues nous concernent, dans la mesure où c'est à travers elles que s'opère la jonction entre les chefs, leurs lignées, leurs peuples, ainsi que les prestiges et les pouvoirs qui les revêtent, du monde d'Homère à celui de Virgile. Du «monde», c'est-à-dire aussi bien de l'œuvre littéraire que de son environnement historique, tant celui qu'elle exprime que celui sur lequel elle imprime sa marque. Or, puisque de l'épopée grecque à l'épopée romaine, il y a passage aussi de période à période – celle de l'expansion hellénique, lors du VIII<sup>e</sup> siècle, au sud et aux approches de la future Rome<sup>31</sup> comme dans tous les abords de la Méditerranée occidentale qui ne lui offrent pas de résistance durable; celle de l'affirmation impériale romaine jusque dans les royaumes de la Méditerranée orientale et de l'Asie prochaine, pendant la fin du premier siècle de notre ère – l'histoire (événementielle, institutionnelle, en même temps que sociologique, idéologique, littéraire) ne peut manquer d'avoir pesé sur ces répétitions et ces recommencements, en sorte que les anciens noms recouvrent des personnes et des entités nouvelles: ainsi doit-il en être emblématiquement d'Ascagne lorsqu'il devient Iule en passant de l'ancienne à la nouvelle Troie, gardant son ancien nom (qui devait évoquer un territoire de l'antique Phrygie, autour du lac de même désignation ? Cf. *Il.* II, 863) mais lui en adjoignant un nouveau, ce qui permettait au poète de rattacher, à l'instar de César, le principat romain naissant à la vénérable royauté troyenne.

---

<sup>30</sup> Par Démocrite et par Platon principalement. Sur ces problèmes, cf. not. Cl. Fresina, *op. cit.*, p. 75 sq., 169 sq.

<sup>31</sup> Dont la fondation légendaire, et, peut-être, historique, prend place au milieu de ce siècle.

## L'historicisation: réduction et développement de la polyonymie, d'Homère à Virgile

### Le nom et le sens

Dans cette transition entre l'épopée grecque et l'épopée romaine prend place une autre forme de polyonymie, celle qui désigne la même personne à partir d'un même radical, la différenciation étant apportée par le suffixe dans la composition du nom. Il en va ainsi pour la mère de Néoptolème lorsque l'on passe d'*Iliade* II, 656, où elle est dite Astyoché, à Phérécide, qui la nomme Astygénée, tandis que Pindare l'a appelée Astydamié (nous n'avons pas mémoire d'autres exemples, mais il peut bien s'en trouver). Cette modification partielle du nom évidemment s'accompagne ou dérive d'une modification partielle du sens. Astyoché: «celle qui protège la ville», Astydamié: «celle qui dompte, qui gouverne la ville», Astygénée: «celle qui est à l'origine de la ville» (l' ἄστυ, autour de laquelle se constitue normalement la πόλις). Au passage, sans doute noterons-nous le rôle d'une femme, en un domaine où ce que l'on croyait savoir des Grecs l'excluait<sup>32</sup>. Mais il faut aussi, à ce propos, une nouvelle fois poser le problème du sens. Si, en ces siècles et pour les auteurs qui la mettent en scène, cette mère de héros est diversement désignée, ce n'est pas un hasard. S'il est vrai que la variation sémantique entraînée ou exprimée par la variation morphologique ne peut appeler que des commentaires hypothétiques sur la sociologie de la personne et du pouvoir qui s'y refléteraient, il est certain que, pour les Grecs anciens et pour des Romains cultivés, donc hellénisés, ces termes (dans leur variété) étaient porteurs de significations différentes, même si les lecteurs n'étaient pas tous en mesure de les interpréter correctement (c'est-à-dire conformément aux intentions des auteurs qui les avaient soit forgés, soit choisis). Bien au-delà de la critique qui se condense dans le *Cratyle* de Platon<sup>33</sup>, les noms propres seront tenus pour signifiants – quelle que soit la validité, et la diversité, des interprétations données. C'est ainsi que le mot que nous employons, pour faire court, à propos du changement de nom, «métonomasié», nous l'empruntons au grammairien d'Alexandrie, contemporain d'Hadrien, Nicanor, auteur d'un traité (perdu) intitulé αἱ μετονομασίαι, en même temps qu'à Athénée (*Banquet des Sophistes*, 296 d)<sup>34</sup> – ce qui prouve l'intérêt persistant, à travers la pensée antique, pour l'usage et pour les modes de la nomination. L'usage, donc le sens, tant il est vrai qu'avant

---

<sup>32</sup> Voir cependant les travaux de Nicole Loraux, en particulier «La main d'Antigone», *Metis*, I, p. 165–196, 1986 et, pour l'apport étrusque, D. Briquel. Plus conforme à l'image traditionnelle de la femme est la connotation du deuxième nom de Cléopâtre, femme de Méléagre: Alkyoné, ainsi désignée par ses parents en souvenir des chagrins de sa mère – triste comme l'alcyon en raison de la mort d'un enfant précédent (*Il. IX*, 561–564).

<sup>33</sup> *Cratyle*, 392, etc. Cf. M. Salvatore, *Il Nome, la Persona, saggio sull'etimologia antica*, Fac. di Lett., Genova, 1987, p. 79 sq.; C. Fresina (*op. cit. supra*, p. 4, n. 1), p. 136 sq. et travaux du SEMA I et II (*supra* p. 1, n. 1), *passim*.

<sup>34</sup> Le verbe μετονομάζειν se trouve not. chez Hdt I, 94, Thc. I, 122, Plat., *Theét.*, 180 a.

Wittgenstein<sup>35</sup> plus d'un a perçu, au cours des siècles, comment les emplois déterminent les valences des mots. Au premier chef les poètes, ces «manieurs de paroles»<sup>36</sup>. Qu'une même entité personnelle ou personnifiée soit désignée par des vocables divers – fût-ce partiellement – on savait sinon *ce que* cela voulait dire, du moins *que* cela voulait dire. En témoigne non seulement la pratique poétique (de l'amphibologie à la polyonymie), mais aussi la théorie grammatico-philosophique, depuis au moins les présocratiques jusqu'à Isidore de Séville (et bien au-delà), en passant par Platon, par les mouvances pythagoriciennes et orphique, pour ne rien dire – à tort – des stoïciens et des sophistes, plus intéressés les uns par le concept, les autres par la définition, que par le nom, mais sans ignorer les problèmes qu'il soulève. Tous, et du côté latin, un Nigidius Figulus, un Varron, un Pline, plus ou moins tributaires, plus ou moins novateurs par rapport aux courants précédents, et les hommes publics au premier chef, de Cicéron à César et à Octave-Auguste, connaissent le poids des mots qui dénomment et la puissance qui découle de leur *variatio* et de leur *additio*<sup>37</sup>, celles qu'impose le temps comme celles qu'imposent les hommes: n'est-ce pas ainsi que se forgent les titulatures, à la suite, et sur un registre voisin, des dénominations doubles ou triples des hommes «bien nés», en Grèce et surtout à Rome?

### Le nom, le drame et la personne à partir d'Homère

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur tout ce que la littérature postérieure à Homère a fourni comme support et comme tremplin à l'évolution de la métonomiasie vers la révélation de métamorphoses.

Pour ce qui est du théâtre, nous le verrions surtout dans la modification significative de la dyonymie Pâris-Alexandre chez Eschyle, étudiée naguère par F. Goujon<sup>38</sup>: «Zeus a tendu son arc contre Alexandre» (*Agamemnon*, v. 363)... Dès lors «Il n'y a pas de protection pour l'homme» (*ibid.*, v. 381) – et l'on se souvient qu'Alexandre signifie clairement «celui qui protège l'homme (ou les hommes)». Ainsi, écrivait F. Goujon, «Pâris a montré que l'un de ses noms était faux, qu'il est au contraire celui qui attire la ruine sur sa cité et sur lui-même. À son autre nom, Pâris, répond phoniquement, d'autre part, l'évocation d'un enfant poursuivant un oiseau», «l'ordre des sons» liant «le nom du coupable à la puérile inconscience de son acte»<sup>39</sup> «Il n'est plus Alexandre, il n'est plus que Pâris». C'est ici l'occasion de noter l'importance de l'homophonie, du jeu sur les sons et de la paronymie dans les étymologies

<sup>35</sup> *Tractatus logico-philosophicus*, éd. Gallimard (trad. Vlonowski), B.4, 014, p. 47.

<sup>36</sup> Cf. Ovide, *Tristes* I, X: «*verborum lusor*»...

<sup>37</sup> À ce sujet, cf. J. Hellegouarch à propos de *pious Aeneas* (→ *Antoninus Pius*) dans *Mel. Le Bonniec*, Bruxelles, 1988, p. 266–274.

<sup>38</sup> *Écriture et théorie poétiques, lectures d'Homère, Eschyle, Platon, Aristote*, PENS, Paris, 1976, p. 57–72: «Le nom et le drame».

<sup>39</sup> *παῖς ... ποταμόν ὄρνιθ* (v. 334), *ibid.*, p. 58–59. Voir aussi D. Lanza, «Redondance des mythes dans la tragédie», in C. Calame (ouvr. coll. cité p. 00), p. 146–148.

anciennes. Nous l'avons indiqué plus d'une fois, notamment pour la dyonymie Aucnus-Cynus<sup>40</sup> et leur fusion dans les légendes relatives à la fondation de Mantoue.

Pour ce qui est de la comédie, tant grecque que latine, il n'est que de rappeler le rôle qu'y jouent les reconnaissances (à la suite soit d'enlèvements, soit d'expositions d'enfants) pour concevoir la place, implicite au moins, qu'y tiennent les métonomies révélatrices d'identités dans un retour final à l'origine.

Nous avons, chemin faisant, évoqué Hésiode et Pindare, à propos des dyonymies cosmogoniques et héroïques. D'autre part, les historiens les plus anciens (Hellanicos, Hérodote, etc.), ne sont pas étrangers à l'intérêt porté aux métonomies et à leurs significations dans les civilisations helléniques comme sémitiques. Chez les philosophes depuis au moins les présocratiques, avec l'accent mis diversement chez certains sur le  $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha$   $\rho\epsilon\acute{\iota}$  et sur le devenir (théories exposées et réappropriées par le Socrate platonicien du *Théétète*<sup>41</sup>), chez Démocrite, chez Pythagore (avec des fondements métaphysiques divergents) et jusqu'aux partisans de Cratyle (dont les théories étaient combattues, mais exposées, donc divulguées, par le traité platonicien de ce nom), d'autre part toutes les recherches grammatico-philosophiques déjà mentionnées, tout, dans le développement réflexif de la civilisation gréco-romaine, a contribué à la prise de conscience des liens entre les fluctuations de la dénomination et la modification des individualités; et, en même temps, à la révélation de leur être essentiel soit par la réduction, soit par l'extension des noms qui les désignaient.

### Zeus Aristaios ou de Callimaque à Apollonios

Durant la période hellénistique surtout, chez les poètes érudits que Virgile aura lus et médités, retenons au moins, au premier chef, Callimaque et son recueil d'Αἰτίαι, «causes» de noms propres de lieux ou de personnes (et de leurs changements) ainsi qu'Apollonios de Rhodes. Il peut être utile d'observer par exemple l'ébauche de roman qui s'esquisse autour d'Akontios et de Cydippé, dans les *Argonautiques* d'Apollonios (II, 498 sq.) et dans un fragment antérieur des *Aitia* de Callimaque, que le poète rhodien ne pouvait ignorer la variation qui affecte la dénomination de Zeus. Lorsque les Argonautes sont retardés, avec Phineus, par les vents étésiens, il est dit par Apollonios que Cyrène était la mère d'*Aristaios*, lequel, finalement, s'installe à Céos et dressa un autel à *Zeus Ikmaios* et sacrifia à *Seirios* et à *Zeus* fils de Kronos. Chez Callimaque, Apollon recommandait Akontios à son beau-père, en disant qu'elle descendait du prêtre *Aristaios* de *Zeus Ikmios* qui avait pour mission, sur les montagnes, d'adoucir *Maira* quand elle se lève et de demander le vent à Zeus. Les faits sont les mêmes, mais chez Apollonios les noms sont changés: *Ikmios* au lieu d'*Ikmaios*, *Maira* au lieu de *Seirios*, et *Aristaios* est devenu un titre de Zeus. Est-ce, comme le pensait

---

<sup>40</sup> Étude ancienne reprise dans *Le Pouvoir et l'Autorité*, op. cit., p. 45–50; noter le 3ème nom Bianor, hétérogène aux deux premiers.

<sup>41</sup> 156 b – 157 c.

T.B.L. Webster<sup>42</sup>, du fait que Callimaque, comme Apollonios, auraient tous deux puisé à une même source, Xénomède – qu'ils auraient l'un après l'autre interprétée (au sens latin du terme) ? On peut aussi penser, nous semble-t-il, et cela vaut à nos yeux pour bien des cas, à des traditions orales précédant et/ou entourant les traditions écrites, puis les suivant en des cycles successifs. C'est ainsi, peut-être, qu'Ikmaios serait devenu un titre de Zeus après avoir été un prêtre de Zeus. Dans certains cas, la volonté délibérée d'un auteur (cela se pouvait-il pour les passages ici cités, nous n'en savons rien), dans des intentions précises – encouragées ou non par des pressions extérieures – provoque ces formes particulières de métonomias, soit dans le sens de la disjonction soit dans celui de la réduction de deux termes (ainsi en sera-t-il pour *Indiges* et *Juppiter*).

### Métamorphose identitaire et métonomias chez Virgile

Il est des êtres, de l'*Iliade* à l'*Énéide* – du côté grec, on pensera au Protée de l'*Odyssée*, IV, 365, etc., qui reparait dans les *Géorgiques* virgiliennes (IV, 388...), puis chez Ovide (*Met.* VIII, 731...) – dont l'identité demeure aussi fluctuante que les aspects de l'«univers vivant» que leurs désignations tentent de cerner. Nous avons ailleurs évoqué Aucnus – Cycnus – Bianor, mouvant fondateur, mi-totémique, mi-éponymique, de Mantoue<sup>43</sup>. Chez Homère comme chez Virgile, toutes les entités qui vivent dans l'eau ou à sa surface participent de cette mobilité, qui peut atteindre à la fois leur désignation et leur rôle, leur *persona* au sens latin ordinaire du terme.

Il est une femme qui oscille entre deux noms dans l'*Énéide*, la reine de Carthage, l'amante d'Énée: en quittant *Didon*, au chant IV, Énée lui rend ce qui semble avoir été son ancien nom, *Elissa*, ou encore son nom le plus intime, celui que lui donnent les familiers: «le souvenir d'Elissa ne me lassera jamais» (IV, 335). Cependant pareille dyonymie n'affecte pas l'être profond du personnage. Tout au plus le réduirait-il à l'essentiel, arrachés le masque et le rôle: ici, l'affectivité.

Il en va autrement d'Hippolyte, d'abord dans son passage de l'*Iliade* à l'*Énéide*, qui entraîne d'abord un changement de lieu, puis à travers le sort qui advient à la fois à sa personne physique et à son identité nationale lorsqu'après sa mort, il est réincarné en une divinité des silves italiennes, *Virbius* – au radical évocateur des *uirs*, des forces sauvages et de la puissance de l'Italie primitive.:

«Alors la bienfaitrice Trivia cache Hippolyte en des demeures secrètes» (il faut le soustraire à la seconde mort où l'a plongé le roi des dieux, dont les lois ont été violées quand l'amour de Diane l'a sauvé d'un premier trépas, celui que lui a infligé Phèdre). La déesse des carrefours «le confie à la nymphe Égérie et aux bois: seul, inconnu, il passerait sa vie dans les forêts italiennes; son nom une fois changé – *uerso... nomine* – il serait *Virbius*» (*Aen.* VII, 761–781). Le développement donné par Ovide, à la fin de ses *Métamorphoses*, à la

---

<sup>42</sup> *Hellenistic poetry and art*, London, 1964, p. 63 sq.

<sup>43</sup> *Le pouvoir et l'autorité*, loc. cit. (*supra*, n. 40).

«métempsycose» d'Hippolyte, peu après un passage consacré au personnage et à la doctrine de Pythagore (XV, 161 sq.), met l'accent sur la régression du héros «placé au rang des divinités inférieures» (XV, 545) au fond des bois où il vit caché.

Ascagne, comme Énée, passe de l'*Iliade* dans l'*Énéide*, et de Troie à Rome ou à son site; mais si Énée garde un nom unique<sup>44</sup>, Ascagne se voit pourvu, en terre dardaniennne, d'un nom supplémentaire – analogue à l'*Augustus* d'Octave ? –: *Iulus*. Ancrage évident au sein de l'idéologie du pouvoir augustéen. Mais, en même temps, le changement de lieu qui accompagne le changement de nom, n'est pas sans évoquer une analogie avec la métonomiasie mythologique *Ion-Janus* étudiée par J.-C. Richard<sup>45</sup>. Quant à *Iulus* précisément, ce nom forgé par le poète à partir du nom de la gens *Iulia* et de la mythisation, voulue par César d'abord, afin d'accroître son illustration, nous avons déjà évoqué l'étiologie qui en fait un jeune Jupiter. Ainsi, avec l'*Énéide*, par un apparent paradoxe, le mythe fait un retour en force, et avec lui la polyonymie-polysémie archétypale des «origines», au moment où s'accroît l'historicisation. Dans cette œuvre qui, tout en célébrant «les armes et les héros» qui, depuis Troie, mais aussi à partir de tous les cantons, de toutes les peuplades de l'Italie, et de son appendice insulaire, ont concouru à l'édification d'une exemplaire autant qu'éphémère unité nationale, sous la conduite, l'autorité, l'empire d'une succession de héros – achevée dans la sacralisation d'un «premier de la cité» – on voit le territoire péninsulaire sur lequel prend appui le nouveau pouvoir recevoir, ou plutôt retrouver et rassembler, tous les noms dont la légende et l'histoire l'ont inextricablement recouvert. *Enotria, Ausonia, Saturnia, Hesperia, Dardania, Italia...*<sup>46</sup>

Autour d'*Italia*, qui condense une double éponymie<sup>47</sup>, chacune de ces désignations évoque un aspect, un moment, une orientation de l'*antiqua mater* retrouvée par Énée, refondée par lui-même et par ses successeurs en un progrès cyclique du temps, autour de la construction de la ville et de la cité romaines, et au travers des luttes mêmes qui les affrontent, et entre eux, et à elle.

Certes il s'agit de désignations «mytho-logiques», et «littéraires». Elles ne reflètent pas exactement, ou de très loin, les faits de l'histoire réelle. Si elles nous concernent toutefois dans l'optique de l'actuelle réunion, c'est que ces «actes de langage» ont exercé un effet tangible sur les mentalités, les institutions, les arts, non seulement au cours et dans l'étendue de l'Empire romain – ne serait-ce qu'à travers l'éducation, dont les épopées grecque et romaine ont constitué les «livres de base» – mais très largement au-delà, ne serait-ce que dans les gestes et romans médiévaux, comme dans les fondements idéologiques des pouvoirs: la «lumière dardaniennne» ne s'est pas éteinte avec les *laudes Italiae* d'Avienus ou de Sidoine. Et si, précisément avec Sidoine Apollinaire, l'exemple italien revit au centre d'un nouveau

---

<sup>44</sup> Tout en développant, pensons-nous, une nouvelle étiologie de ce nom. Cf. S. Gély, «Le nom et l'imagination de la personne chez Virgile», *Les Imaginaires des Latins*, éd. Joël Thomas, EPRIL, Perpignan, 1992, p. 61–74, not. 72–74.

<sup>45</sup> In *Mél. Le Bonniec, op. cit. (supra, n. 37)*, p. 386–394: «Ion-Janus ou de l'anonymat».

<sup>46</sup> Cf. dans *Le nom de l'Italie, op. cit.*, les deux derniers chapitres.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 22–28: *Italos/Itelios*.

«binôme des contraires», celui qui oppose Rome et Byzance<sup>48</sup>, c'est bien parce que renaît le sens d'*Ausonia* – le pays tourné vers l'Orient – et celui d'*Hesperia* – le pays tourné vers l'Occident – dans une extension impériale orientée à partir d'un pôle nouveau, depuis la propagation d'une autre lumière, venue du Proche-Orient, et depuis l'apparition d'une notion de la personne qui ne repose plus essentiellement, au moins dans l'idéal, sur le rôle et le masque<sup>49</sup> depuis que le changement de nom affirme une adoption divine et, de la part de qui le choisit, un intime assentiment. D'autres que moi sauront le dire.

Il est un aspect de la dénomination plurielle dans l'épopée que nous avons à peine évoqué: le groupe nom + épithète dite «homérique», du type «Ulysse aux mille ruses». On voit évoluer chez Virgile, et à partir de lui, cet additif du nom vers le titre, comme l'a montré J. Hellegouarc'h à propos du *Pius Aeneas*<sup>50</sup>. Du «Vénérable Énée» – *pater Aeneas* – à Bède le Vénérable, du «pieux Énée» à Antonin le Pieux ou à Charles V le Sage, ajouterions-nous, il y a des chemins; et qui ont leurs analogues dans les désignations populaires, à travers les lieux et les temps. Plutôt qu'une spécificité, sans doute faut-il envisager à ce propos un dynamisme structurel de la désignation la portant, en fonction des circonstances, tantôt à la multiplication tantôt à la réduction des termes identificateurs. C'est ainsi par exemple que «le sage», «le beau», etc., deviennent «noms propres» avant de devenir «noms de famille».

S'il a existé une spécificité gréco-romaine, ou plus exactement italo-romaine, dans l'usage et le sens de la dénomination plurielle, c'est sans doute, à travers Virgile, dans la mesure où la généalogie du pouvoir nouveau a trouvé une éponymie dans la double dénomination, inventée et conservée, d'Ascagne-Iule, avec le refus qu'elle exprime de ne renier aucune des origines qu'elle rassemble. C'est aussi, me semble-t-il, par le retour à la polyonymie cosmogonique – à travers l'image féminine d'une péninsule couverte des noms qui veulent dire sa diversité et son unité, son histoire et son exemplarité idéale. Mais, en cela même, Virgile ne développait-il pas l'anthropogonie qui s'était esquissée dans les dénominations duelles chez Homère, et qu'avaient transformées en métamorphoses les simplifications de la tragédie et les philosophies du devenir ?

## Appendice

«Pourquoi, finalement, la dénomination plurielle n'est-elle jamais que duelle? Il ne s'agit certes pas d'un manque d'*expérience* de la multiplicité des langues, des dénominations. Seulement, celle-ci ne pouvait être saisie – et dite – que dans le cadre des coordonnées épistémologiques archaïques qui privilégiaient le binôme des contraires ontologiques. À la fin de la cosmogonie, il n'est plus que deux langues: celle, étymologique, que répètent les

---

<sup>48</sup> Cf. *Nom de l'Italie*, op. cit., p. 19–21, et *Le Pouvoir et l'autorité*, op. cit., p. 169–173.

<sup>49</sup> *Persona*, c'est d'abord cela...

<sup>50</sup> Cf. art. cit. *supra*, n. 37.

Muses, et la non-langue des mortels absorbés dans le souci du profane. Celle-ci est à la racine de la multiplicité, une fois la dichotomie fondatrice posée» [...] «Étant, du côté du non-être, ontologiquement solidaires de ce qui rive l'humanité au devenir», les langues plurielles, et les dénominations plurielles «s'opposent à l'unique étymologique. Aussi y en a-t-il autant que faire se peut, dans l'espace comme dans le temps» [...] (p. 56–57). Extraits à mettre en relation avec les p. 24 sq. *id. ibid.*, not.: «L'anthropogonie n'est qu'un moment de la cosmogonie, le dernier, et en un sens son aboutissement» [...] «La solidarité des pratiques sociales et du savoir semble se laisser appréhender dans le nœud qui, depuis [l'époque de la Grèce archaïque] les lie dans le langage, surtout lorsque celui-ci est envisagé d'une perspective qui n'en efface pas le *faire*» [...] «C'est dans le langage que s'affirme la distinction des hommes et des dieux» [ex. tirés d'Hésiode, Pindare, Eschyle], «entre les mortels et les immortels» [...] «la langue et la société des hommes sont donc distincts de la langue et de la société des dieux»; ainsi la «condition humaine» est aussi la «condition de la langue des hommes» [...] «non-langue et langue du non-être c'est alors exactement pareil»... «par sa langue l'humanité s'avère étrangère à l'être. La déchirure qui l'en rejette on l'a appelée *la chute*. En elle et par elle s'engendre l'histoire, son devenir, le temps qui tout étiole» [...] «la première époque est celle de l'*Être fait* par la parole performative originelle, la deuxième celle de l'*Être dit* par la „langue énonciative” d'après la cosmogénèse; la troisième celle du non-être de la non-langue parlée par l'humanité en exil, qu'emporte le devenir»... (mais «l'emploi du terme „époque” ne doit pas abuser», cela «traduit plutôt une condition qu'un temps»).